

# *A celle qui est voilée*

*Tu me parles du fond d'un rêve*

*Comme une âme parle aux vivants.*

*Comme l'écume de la grève,*

*Ta robe flotte dans les vents.*

*Je suis l'algue des flots sans nombre,*

*Le captif du destin vainqueur ;*

*Je suis celui que toute l'ombre*

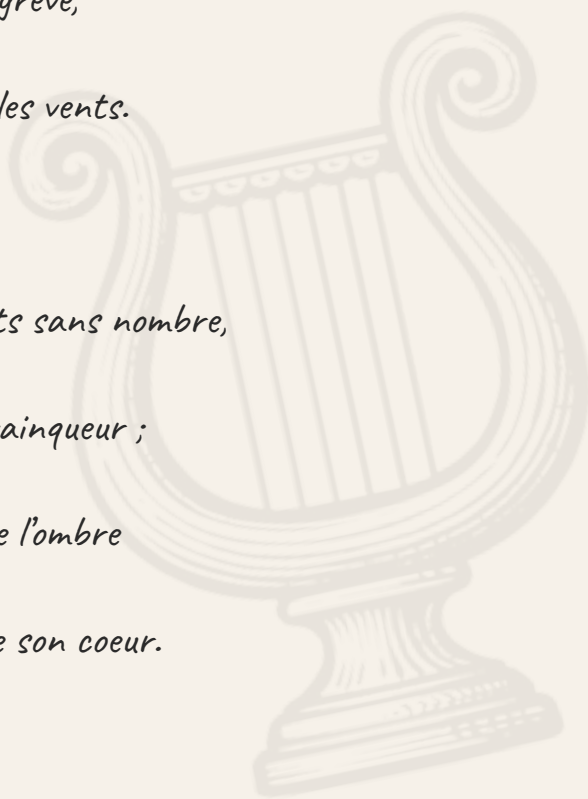
*Couvre sans éteindre son coeur.*

*Mon esprit ressemble à cette île,*

*Et mon sort à cet océan ;*

*Et je suis l'habitant tranquille*

*De la foudre et de l'ouragan.*

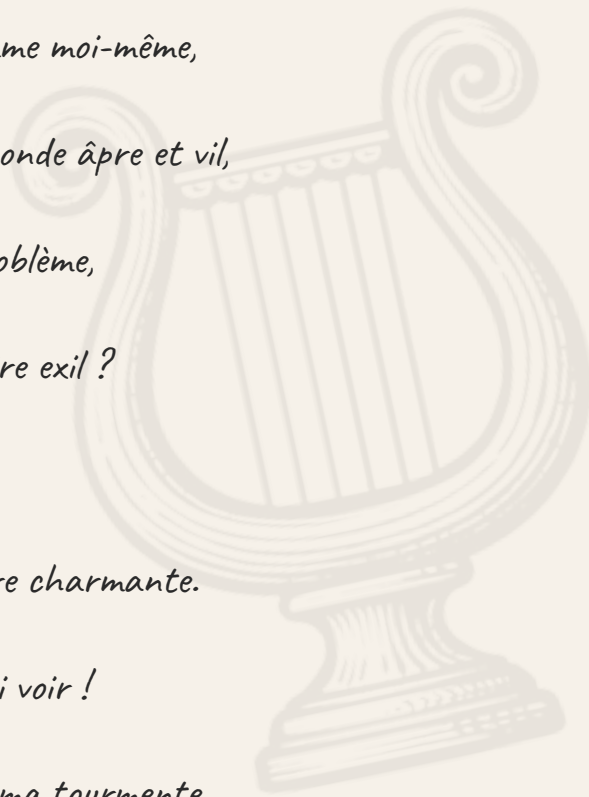


Je suis le proscrit qui se voile,  
Qui songe, et chante, loin du bruit,  
Avec la chouette et l'étoile,  
La sombre chanson de la nuit.

Toi, n'es-tu pas, comme moi-même,  
Flambeau dans ce monde âpre et vil,  
Ame, c'est-à-dire problème,  
Et femme, c'est-à-dire exil ?

Sors du nuage, ombre charmante.  
O fantôme, laisse-toi voir !  
Sois un phare dans ma tourmente,  
Sois un regard dans mon ciel noir !

Cherche-moi parmi les mouettes !  
Dresse un rayon sur mon récif,



*Et, dans mes profondeurs muettes,*

*La blancheur de l'ange pensif !*

*Sois l'aile qui passe et se mêle*

*Aux grandes vagues en courroux.*

*Oh, viens ! tu dois être bien belle,*

*Car ton chant lointain est bien doux ;*

*Car la nuit engendre l'aurore ;*

*C'est peut-être une loi des cieux*

*Que mon noir destin fasse éclore*

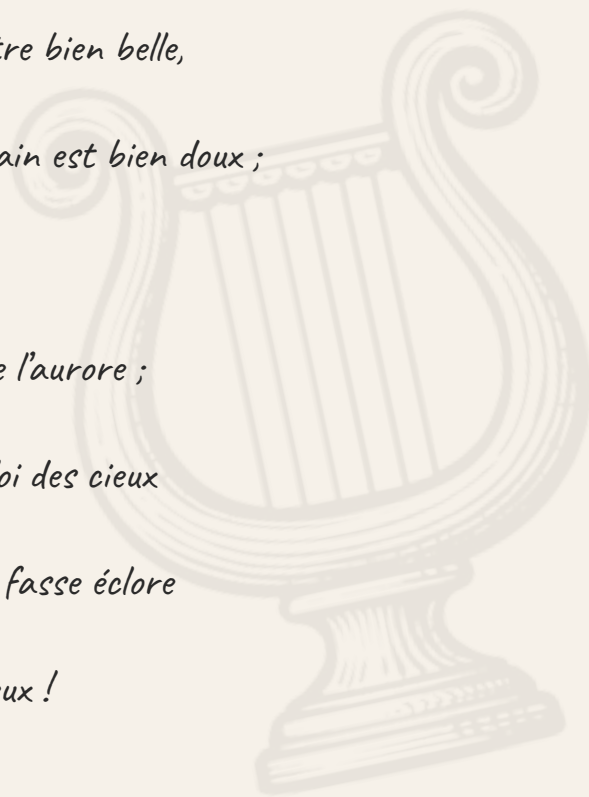
*Ton sourire mystérieux !*

*Dans ce ténébreux monde où j'erre,*

*Nous devons nous apercevoir,*

*Toi, toute faite de lumière,*

*Moi, tout composé de devoir !*

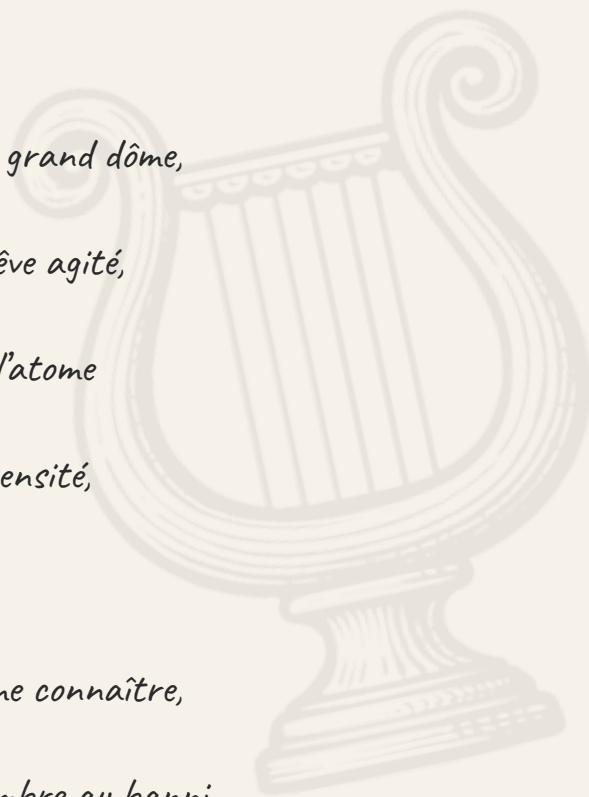


Tu me dis de loin que tu m'aimes,  
Et que, la nuit, à l'horizon,  
Tu viens voir sur les grèves blêmes  
Le spectre blanc de ma maison.

Là, méditant sous le grand dôme,  
Près du flot sans trêve agité,  
Surprise de trouver l'atome  
Ressemblant à l'immensité,

Tu compares, sans me connaître,  
L'onde à l'homme, l'ombre au banni,  
Ma lampe étoilant ma fenêtre  
A l'astre étoilant l'infini !

Parfois, comme au fond d'une tombe,

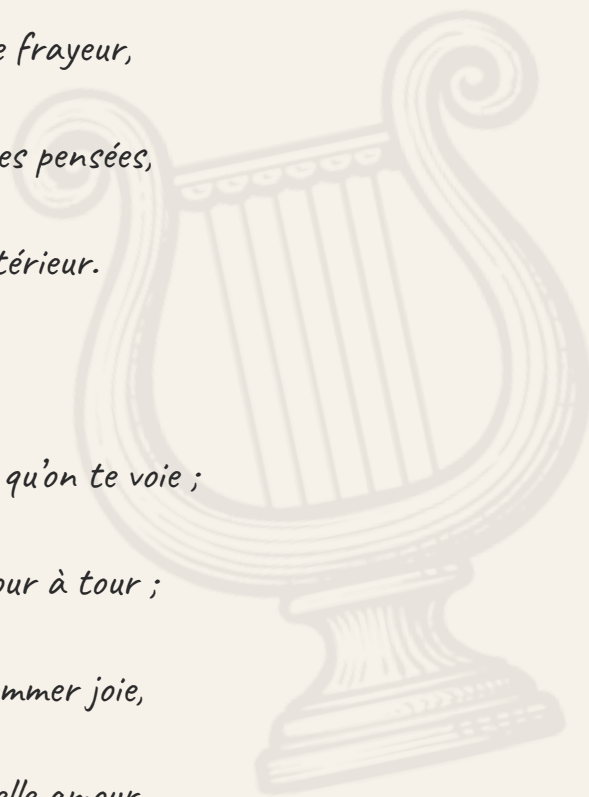


*Je te sens sur mon front fatal,  
Bouche de l'Inconnu d'où tombe  
Le pur baiser de l'Idéal.*

*A ton souffle, vers Dieu poussées,  
Je sens en moi, douce frayeur,  
Frissonner toutes mes pensées,  
Feuilles de l'arbre intérieur.*

*Mais tu ne veux pas qu'on te voie ;  
Tu viens et tu fuis tour à tour ;  
Tu ne veux pas te nommer joie,  
Ayant dit : Je m'appelle amour.*

*Oh ! fais un pas de plus ! Viens, entre,  
Si nul devoir ne le défend ;  
Viens voir mon âme dans son antre,*



*L'esprit lion, le coeur enfant ;*

*Viens voir le désert où j'habite*

*Seul sous mon plafond effrayant ;*

*Sois l'ange chez le cénobite,*

*Sois la clarté chez le voyant.*

*Change en perles dans mes décombres*

*Toutes mes gouttes de sueur !*

*Viens poser sur mes oeuvres sombres*

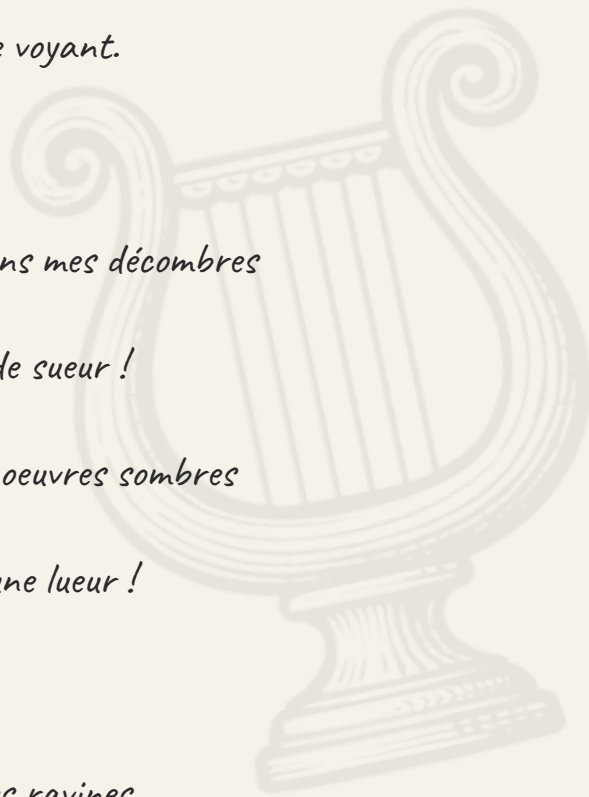
*Ton doigt d'où sort une lueur !*

*Du bord des sinistres ravines*

*Du rêve et de la vision,*

*J'entrevois les choses divines... –*

*Complète l'apparition !*



*Viens voir le songeur qui s'enflamme*

*A mesure qu'il se détruit,*

*Et, de jour en jour, dans son âme*

*A plus de mort et moins de nuit !*

*Viens ! viens dans ma brume hagarde,*

*Où naît la foi, d'où l'esprit sort,*

*Où confusément je regarde*

*Les formes obscures du sort.*

*Tout s'éclaire aux lueurs funèbres ;*

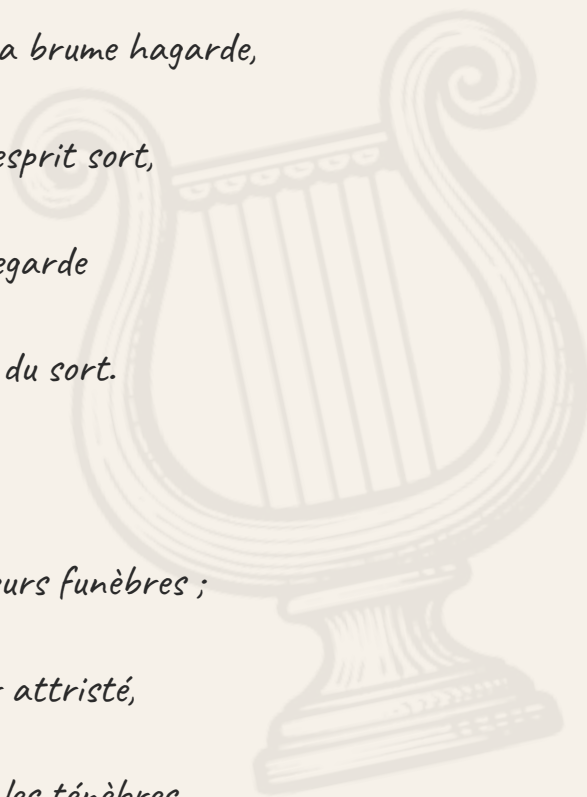
*Dieu, pour le penseur attristé,*

*Ouvre toujours dans les ténèbres*

*De brusques gouffres de clarté.*

*Avant d'être sur cette terre,*

*Je sens que jadis j'ai plané ;*



*J'étais l'archange solitaire,*

*Et mon malheur, c'est d'être né.*

*Sur mon âme, qui fut colombe,*

*Viens, toi qui des cieux as le sceau.*

*Quelquefois une plume tombe*

*Sur le cadavre d'un oiseau.*

*Oui, mon malheur irréparable,*

*C'est de pendre aux deux éléments,*

*C'est d'avoir en moi, misérable,*

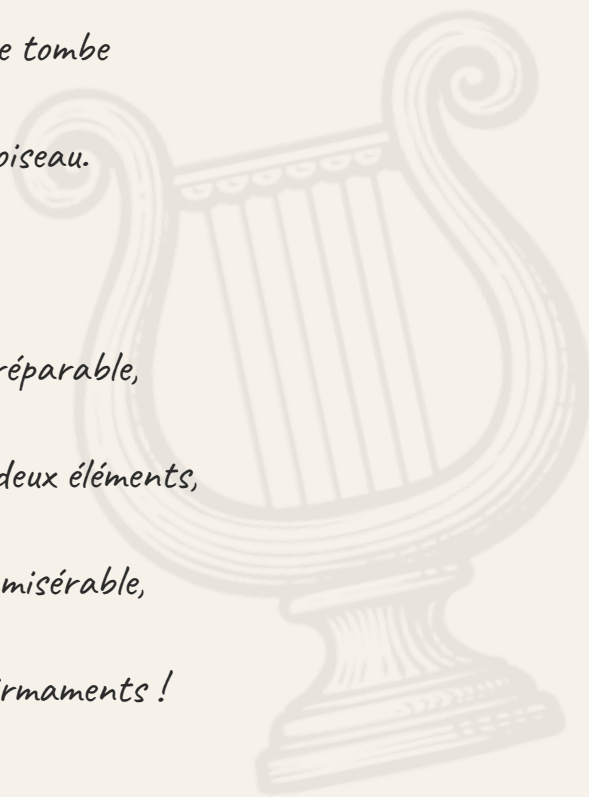
*De la fange et des firmaments !*

*Hélas ! hélas ! c'est d'être un homme ;*

*C'est de songer que j'étais beau,*

*D'ignorer comment je me nomme,*

*D'être un ciel et d'être un tombeau !*



*C'est d'être un forçat qui promène*

*Son vil labeur sous le ciel bleu ;*

*C'est de porter la hotte humaine*

*Où j'avais vos ailes, mon Dieu !*

*C'est de traîner de la matière ;*

*C'est d'être plein, moi, fils du jour,*

*De la terre du cimetière,*

*Même quand je m'écrie : Amour !*

*Victor Hugo (1802-1885)*

